

Fixer des vertiges

Monique Bosco, *Miserere 77-90*, Laval, Éditions Trois, 1991, 94 p.

Gabrielle Poulin, *Petites Fugues pour une saison sèche*, Hearst, Éditions du Nordir, 1991, 92 p.

Mireille Cliche, *Jours de cratère*, Trois-Rivières, Écrits des Forges (Prix Octave-Crémazie 1991), 56 p.

Jean Duval, *Un théâtre obscur*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1991, 68 p.

Jocelyne Felx

Numéro 63, automne 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38460ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (1991). Compte rendu de [Fixer des vertiges / Monique Bosco, *Miserere 77-90*, Laval, Éditions Trois, 1991, 94 p. / Gabrielle Poulin, *Petites Fugues pour une saison sèche*, Hearst, Éditions du Nordir, 1991, 92 p. / Mireille Cliche, *Jours de cratère*, Trois-Rivières, Écrits des Forges (Prix Octave-Crémazie 1991), 56 p. / Jean Duval, *Un théâtre obscur*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1991, 68 p.] *Lettres québécoises*, (63), 37–38.

Monique Bosco, *Miserere 77-90*, Laval, Éditions Trois, 1991, 94 p., 14,95 \$.

Gabrielle Poulin, *Petites Fugues pour une saison sèche*, Hearst, Éditions du Nordir, 1991, 92 p.

Mireille Cliche, *Jours de cratère*, Trois-Rivières, Écrits des Forges (Prix Octave-Crémazie 1991), 56 p., 6 \$.

Jean Duval, *Un théâtre obscur*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1991, 68 p., 6 \$.

Fixer des vertiges

En art, le spontané succède au réfléchi, et réciproquement. Ces deux caractères sont toujours présents dans les œuvres, mais selon que le développement de l'un ou de l'autre est prépondérant, les époques, les écoles se succèdent.

POÉSIE
Jocelyne Felix

Les recueils de Mireille Cliche, lauréate du prix Octave-Crémazie 1991, et Jean Duval, finaliste à ce prix, s'insèrent dans le courant «spontané» qui semble donner lieu, à des degrés divers, au présent renouveau poétique. L'exigence de recherche chez Monique Bosco et Gabrielle Poulin est d'un tout autre ordre. Elle appartient à la catégorie de l'Être et non du Temps.

La vie crucifiée

Miserere est le quatrième recueil poétique de Monique Bosco. Son titre rappelle le psaume *Miserere mei, Deus* associé au moment de la pénitence chez les catholiques. Cette supplication prend assurance dans la Passion, cette «route» où «Dieu nous attelle à sa croix», comme le disait magnifiquement Rimbaud dans «Soleil et Chair».

Dans cette œuvre de Bosco, plus humaniste que théologique, l'image du *miserere* sert de médiation entre la vie et la conscience. Par elle, la poète transpose à l'échelle humaine les mérites du Golgotha. Ici, si l'engagement littéraire ressuscite le dieu caché sous l'argile charnelle, c'est pour le mener sur la pente de la réalité objective. Ainsi, au fil des pages, Noël et Pâques (qui divisent le cycle temporel de l'année ecclésiastique), les saisons et la nature changeantes, la vieillesse et les décès, telle une croix, accompagnent la voix qui se fraie un chemin jusqu'au «clair-obscur de la conscience» (p. 68). Du même désert à la même nuit, on retrouve dans ce recueil la présence et le mélange des deux climats de la sécheresse et de la tendresse, et l'appel des deux principes centraux d'incarnation et de salut qui viennent hanter toutes les œuvres jamais finies (car ceux et celles qui les ont faites ne se sont jamais accompli-e-s) :

*Vous m'avez offert une plume d'or et de nacre
pour que j'ose, à nouveau, m'essayer à tracer
mon nom dans le cahier perdu.* (p. 88)

Qu'ils soient écrits en vers ou en prose, les textes de *Miserere* sont avant tout des «poèmes sémantiques». Il y a en eux une mécanique intime, délicate, dans laquelle ce qu'il y a de plus réel dans la pensée est observation de ce qui se passe en soi. Toutefois, on chercherait en

vain dans cet ouvrage ces quelques instants parfaits dont le contenu sensible suffit à résumer et justifier une vie. Tout est de l'ordre de la dualité, de la lutte.

J'avoue avoir beaucoup apprécié cette clairvoyance à vide, à la fois humble et intense, qui dépouille les choses de leur couche de mots et de rêves. Mais je m'y suis sentie souvent comme dans un roman expurgé de son intrigue et de ses personnages, et réduit à ses moments d'émotions et de réflexions. La parole plane prime le chant.

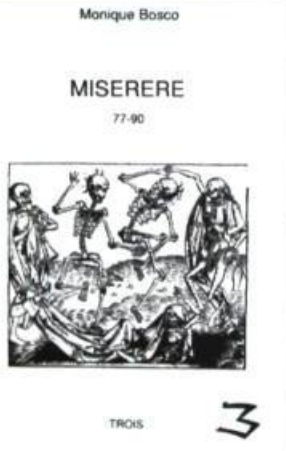
Féeries profanes

Petites Fugues pour une saison sèche est le septième ouvrage de Gabrielle Poulin ; son premier en poésie. Il y a, à première lecture, dans ce déchaînement onirique un côté exercice de style assumé de main de maître. Poulin y associe adroitement en une osmose magique le drame humain et le paysage naturel. Se refusant à toute analyse, elle a recours au procédé le plus courant de réaliser l'effet poétique : les notations juxtaposées qui brûlent la vérité acquise. En émane cette impression de réalité vague, nébuleuse, irrémédiablement secrète, qui s'attache à la catégorie même du poétique :

*Les mots ? La langue seulement.
Toute désirante et les dents serrées.
Peur de manquer de pain dur.
Façonner, du bout des doigts, des
boules de vent. Enfiler des spirales.*
(p. 24)

Les coupes qui isolent un élément ou un ensemble d'éléments d'une ou de plusieurs propositions, allant même jusqu'à limiter la phrase à un seul mot, créent un état de voyance : «Couvrir ce corps. Raidir ces formes. Contrôler. Limiter. Ligoter» (p. 56). À travers cette syntaxe bondissante, la poète dit la tentation anarchique, «la fluidité de l'âme» ou mieux, «la paix du non-sens» (p. 36) qui trouvent un écho dans le titre même du recueil et dans près des deux tiers des titres des poèmes : «Sortilèges», «Égarements», «Fugitives», «Hallucination tranquille», etc.

Voilà donc un travail achevé et sans faille, et c'est là sans doute, paradoxalement, le reproche que j'adresserais à cette œuvre. Derrière la souplesse de cette voix qui fragmente merveilleusement impressions



et expressions, dès la troisième suite, on reconnaît le mécanisme de sa passion.

La Fraîcheur et le Feu

Plus le texte poétique est accompli, plus le spectacle de sa lumière a pour conséquence obligée l'invisibilité du procédé, si ce ne sont quelques traits spécifiques qui nous consolent de ne pouvoir en démonter le chant.

Jours de cratère est un livre réussi. L'essentialité qu'on ne peut lui nier explore les symboles rattachés au vertige de la mort. Son mouvement, libre et souple, nous emporte, nous fait entendre les pas

du temps, les formes inachevées, les idées ébauchées. L'imagination connaît admirablement les points de moindre résistance du réel, les lieux moins défendus par où elle a plus de chance d'ouvrir une brèche. Ainsi les mots «jour» et «nuit», omniprésents, y sont des forces complémentaires nous permettant d'hésiter entre voir et entrevoir. En ce sens, l'expression «jours de cratère» fournit une assez belle image de ce qui n'est jamais parfaitement nettoyé de toute incertitude, voire du risque, du danger inhérent à vivre.

Ne cherchons surtout pas dans ces poèmes le quotidien, la réserve et le retrait, l'étouffoir, le murmure infini d'une parole blanche, mais une sorte de potlatch de signes, brûlant, consommant, gaspillant les mots dans l'affirmation «gaie» de la mort:

*je m'enivre de la nuit ronde et déléterè
elle subsiste dans le ventre du jour
dans les gestes qui ne fleurissent pas
une peau très proche qui a soif (p. 35)*

Après les recueils de la quotidienneté et de l'intimité, le lien substantiel entre la vision et la parole se réaffirme dans la poésie et nous étonne par sa densité contenue.

L'âge d'or

Jean Duval a l'âge d'Isidore Ducasse au moment des *Chants de Maldoror*: vingt-trois ans. *Un théâtre obscur*, son premier recueil, nous tient cependant dans les parages immédiats du réel, très loin de ce «cauchemar qui tient la plume» comme le disait si bien Lautréamont de ses *Chants*.

D'entrée de jeu, il est impossible de donner une image exacte des allures de ce recueil si l'on ne tient pas compte du blanc et de l'intermittence qui lui confèrent des contours extrêmement nets, et même secs. Trait spécifique à sa poésie, Duval cultive aussi en certaines suites la netteté de la ponctuation forte et fait renchéir le point sur le vers (comme dans les plus anciens poèmes français où les pauses, très nettes, sont l'élément essentiel de la versification). À la faveur de ces procédés syntaxiques et de la parataxe, le poète introduit entre les idées un espace profond, une vibration immobile rejoignant la belle figure de l'archange sous les mots :

*Le livre est ouvert au hasard
une tache de vin sur la page
un mot caché: archange (p.45)*

Manifestement engagée dans la voie de l'idéal, cette poésie s'arrache à la fois au narcissisme et à la vanité. Si le triomphe de la connaissance s'accompagne d'un défaut de la surprise, dans son recueil, généralement, Duval l'évite avec finesse. Les suites variées et contrastées, simples à l'envi, prennent ici une force d'existence. Purs et parfaits, les sentiments sortent de l'ombre, du «théâtre obscur», d'un seul jet, d'un seul bloc. Et curieusement, l'obsession angélique rappelle Nelligan ou François Charron.

Enfin, de la boue d'une tradition, les jeunes poètes commenceraient-ils à faire de l'or, à fixer de nouveaux vertiges?

XYZ

La revue de la nouvelle

Gaétan Brulotte
Noël Audet
Bertrand Bergeron
Pierre Chatillon
Claude Fouillade
Clément Marchand
Anne-Marie de Moret
Abdelhak Serhane

• Célyne Fortin

• Pablo Urbangy

• Sylvain Rivière

• Marc Benson



numéro 27

Abonnement : 1 an / 4 numéros
Individu 18 \$, Institution 20 \$, Étranger 25 \$

Jé m'abonne à partir du numéro

Nom

Adresse

Ville Code postal

Tél.

Master Card no

Exp. /

XYZ éditeur
C.P.5247, succursale C
Montréal (Québec), H2X 3M4

PRIX OCTAVE-CREMAZIE 1991

Musée Océaire

JOURS DE CRATÈRE

f

